

Quand la Suisse était «féministe»: une petite histoire de la féminisation de la médecine à la Belle Époque

Dre AUDE FAUVEL^a, Dre LUCIE BEGERT^a et IZEL DEMIRBAS^b

Rev Med Suisse 2021; 17: 1246-9

Des années 1860 jusqu'à la Première Guerre mondiale, la Suisse était connue pour son «féminisme médical» et attirait des femmes qui venaient du monde entier pour y étudier la médecine. En 1906, toutes les facultés de médecine helvétiques avaient dépassé la parité et la Suisse comptait même plus d'étudiantes inscrites en médecine que l'intégralité de tout le reste de l'Europe ou des États-Unis. Tirant parti des résultats d'une enquête historique exploratoire sur les premières femmes médecins helvétiques, cet article revient sur cette histoire méconnue de la féminisation pionnière des facultés de médecine suisses et sur son impact sur l'innovation médicale.

When Switzerland was “feminist”: a short history of the feminisation of medicine during the Belle Époque

From the 1860s up until the First World War, Switzerland was famous for its “medical feminism”. It attracted women who came from all over the world to study medicine in its universities. In 1906, the number of female students exceeded that of male ones in all of Swiss medical faculties. At this time, Switzerland comprised more medical female students than the rest of Europe or than all of the medical schools of the USA. Using the results of an exploratory historical investigation, this article explores this little-known history of the pioneer feminisation of Swiss faculties of medicine and its impact on medical innovation.

INTRODUCTION

La Suisse n'est pas connue pour être un pays particulièrement favorable aux femmes. Au niveau politique, les Suissesses sont parmi les dernières à avoir pu voter, septante-huit ans après qu'une première nation, la Nouvelle-Zélande, ouvrit ses urnes aux voix féminines. À cet égard, encore faut-il souligner que la date de 1971 oublie les femmes d'Appenzell Rhodes-Intérieures qui furent exclues du suffrage cantonal jusqu'en 1991. Au niveau économique, une enquête récente montre que les inégalités salariales entre hommes et femmes se sont creusées depuis 2014, les femmes étant aujourd'hui payées en moyenne 20% de moins que les hommes,¹ ce qui place la Confédération helvétique parmi les mauvais élèves de l'Organisation de coopération et de développement économiques

(OCDE). En somme, s'il existe, bien sûr, des contrées nettement plus hostiles à la gent féminine, il n'empêche qu'on aurait du mal à décrire la Confédération comme un pays féministe. Et pourtant, il fut un temps où la situation était différente. À la Belle Époque, en effet, la Suisse était connue du monde entier comme le pays du «féminisme médical» (le terme est d'époque). Tirant parti des résultats d'une recherche historique exploratoire sur les premières femmes médecins helvétiques,² cet article revient sur cette histoire méconnue de la féminisation pionnière des facultés de médecine suisses et sur son impact sur l'innovation médicale. Sauf mention contraire, toutes les informations que nous apportons proviennent de nos enquêtes dans les archives.

OUVRIR LA MÉDECINE AUX FEMMES: LA MILITANCE SUISSE

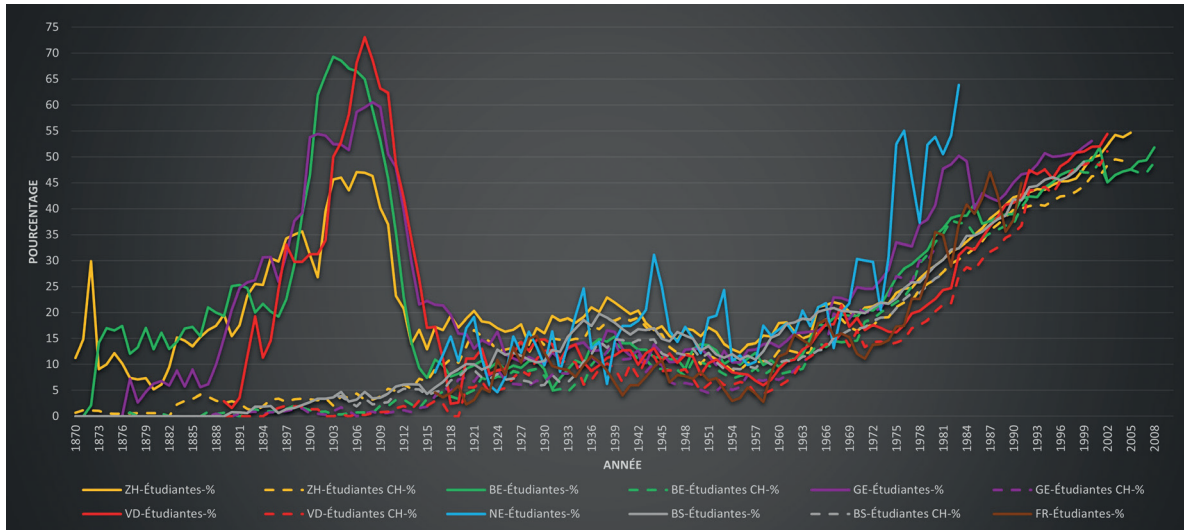
Alors qu'en Grande-Bretagne, les femmes étaient délogées manu militari des amphithéâtres, qu'en Allemagne ou aux États-Unis les recteurs s'indignaient que des représentantes du «sexe faible» aient l'impudence de demander à s'inscrire en médecine, les Suisses se distinguèrent en décidant, pour leur part, d'ouvrir largement les portes de leurs facultés médicales aux étudiantes. L'Université de Zurich fut la première à le faire en 1864, suivie par Berne (1870), Genève (1872), Lausanne et Bâle (1890) et enfin, Neuchâtel et Fribourg (1896). Jusqu'à la Première Guerre mondiale, la Suisse fut l'unique pays au monde où les femmes pouvaient étudier la médecine dans des conditions strictement identiques à celles des hommes, sans aucune restriction de contenu ou de stage. Cette distinction explique pourquoi la Confédération fut leader de la formation médicale au féminin durant toute la Belle Époque. Les chiffres sont ici sans appel. En 1907, il y avait plus d'étudiantes inscrites en médecine en Suisse que dans l'intégralité du reste de l'Europe ou qu'aux États-Unis. Comme le montrent les courbes (figure 1), à cette date, toutes les facultés de médecine helvétiques avaient même dépassé la parité, avec un maximum de 73% d'étudiantes atteint à Lausanne. Pour être plus claires, presque toutes les premières femmes médecins de la période contemporaine furent formées en Suisse, où elles vinrent étudier des «quatre coins de la Terre».³

Une fois n'est pas coutume, la Suisse délaissa sa modestie légendaire et revendiqua ici son caractère de pays pionnier. Face à la presse allemande qui dénigrait l'exemple helvétique en racontant que les enseignants y regrettaient d'avoir accepté des étudiantes, les professeurs de Suisse répondirent vertement,

^aInstitut des humanités en médecine, Université de Lausanne, CHUV, 1011 Lausanne, ^bInstitut für Medizingeschichte, Université de Berne, 3012 Berne
aude.fauvel@chuv.ch | lucie.begert@gmail.com | izel.demirbas@img.unibe.ch

FIG 1 Évolution de la démographie estudiantine féminine en médecine en Suisse

Pourcentage d'étudiantes en médecine dans les universités suisses.
Étudiantes-%: proportion totale des étudiantes (suissees + étrangères) dans la faculté de médecine considérée. Étudiantes CH-%: proportion des Suissesses.



dans des journaux et des pamphlets, qu'ils ne partageaient pas les préjugés de leurs voisins et qu'ils se félicitaient au contraire des résultats des femmes. En 1867, lors de la soutenance de thèse de la première diplômée de médecine, Nadezhda Suslova (1843-1918), le chirurgien Edmund Rose déclara qu'il s'agissait d'un premier pas vers « l'émancipation féminine » et « la fin de l'esclavage des femmes ». En 1873, le Pr Hans von Scheel, économiste de profession, consacra son discours d'intronisation comme recteur de l'Université de Berne à la cause des femmes, proclamant: « Si les femmes peuvent être des travailleuses ou des reines de la même manière que les hommes, pourquoi ne pourraient-elles pas être médecins, juges ou autres? ». Quant à Auguste Forel, ce psychiatre que le grand public connaît surtout pour sa passion pour les fourmis et pour avoir incarné le billet de 1000 francs jusqu'en 1993, il se disait « féministe » et manifesta en cette qualité à Zurich en 1891 pour que les femmes pussent devenir privat-docents.⁴ Mais, plus encore que ces pétitions de principe, c'est peut-être l'audace professionnelle des médecins helvétiques qui fascina le plus les élites des autres pays. En 1871, le Pr Rose n'hésita pas à enrôler Maria Bokova (1839-1929) dans son équipe d'assistants pour soigner les blessés de la guerre franco-prussienne. La Suisse s'illustra ainsi en introduisant les femmes dans la médecine militaire (**vignette 1**). Toutefois, ce n'est pas à Rose que revient la palme du culot, mais au célèbre chirurgien vaudois César Roux. En 1899, Roux choisit en effet pour la seconde fois une femme comme interne. Et, surtout, il décida de la former dans une spécialité bien particulière: l'urologie. La princesse Vera Guedroytz de Beloseroff (1870-1932) fut donc la première chirurgienne à travailler sur l'appareil génital masculin. Sachant qu'aujourd'hui les femmes urologues sont toujours l'exception, on comprendra combien ce choix put défrayer la chronique en 1899, le travail de Beloseroff⁵ ayant fait jaser jusqu'aux États-Unis. Le message de Roux était clair: peu importait que le chirurgien fût une femme, une princesse ou une Russe, l'important était sa capacité à opérer, que ce soit sur un sexe ou sur toute autre partie du corps. Or Beloseroff était une virtuose du scalpel. D'après Roux, elle

était même le meilleur chirurgien qu'il eut jamais connu. Elle obtint d'ailleurs une chaire de chirurgie en Russie en 1929 et aurait pu succéder à Roux, qui lui réservait sa place, si elle n'était pas décédée avant lui.

**VIGNETTE 1. MARIE FEYLER (1865-1947):
UNE RECONNAISSANCE INTERNATIONALE**

Marie Feyler est la première femme de nationalité suisse à être diplômée en médecine à Lausanne en 1902. Elle avait dû s'inscrire en cachette de son père pharmacien qui aurait préféré qu'elle apprenne la musique. Elle s'illustra par son héroïsme comme médecin durant la Première Guerre mondiale, ce qui lui valut d'obtenir une Légion d'honneur française. Elle travailla ensuite en cabinet à Lausanne, où elle milita pour le suffrage féminin.

LES PREMIÈRES DOCTORESSES ET L'INNOVATION MÉDICALE

Hormis ces stages offerts par leurs professeurs, où se dirigèrent les doctresses, comme il était alors d'usage d'appeler les femmes médecins? Quelles voies suivirent celles qui s'installèrent en Suisse une fois diplômées? Et quel fut leur apport: en quoi la féminisation précoce des facultés médicales suisses influença-t-elle les cadres théoriques et pratiques de la médecine helvétique?

Des histoires connues peuvent laisser croire que les doctresses ont surtout marqué la gynécologie et la pédiatrie, deux disciplines réputées « féminines ». C'est le cas de la création du Frauenspital qui fut ouvert à Zurich en 1901 par Anna Heer (1863-1918) et Marie Heim-Vögtlin (1845-1916) et qui s'occupait principalement de maternité.⁶ Toutefois, si l'on piste les femmes dans d'autres secteurs et qu'on intègre notamment le

privé (les cabinets et les cliniques),⁷ cette observation doit être nuancée. Donnons ici quelques exemples romands. Outre Vera de Beloseroff, à qui César Roux offrit un poste d'assistante qu'elle dut refuser pour rentrer s'occuper de ses proches en Russie, l'empereur de la chirurgie lausannoise forma aussi une autre femme: Charlotte Olivier von Mayer (1864-1945), qui devint une spécialiste de la tuberculose.⁸ Les correspondances d'Oscar Forel, dont on peut supposer qu'il fut sensibilisé à la cause des femmes par son père «féministe», montrent que les doctresses se sont aussi engagées dans la pratique psychiatrique privée, comme Isabelle de Seret-Roger (dates inconnues) qui fut même nommée médecin référente de l'établissement de Nant (Vaud) en 1952.

De nombreuses femmes supplémentèrent également leurs revenus en écrivant des manuels de santé pour le grand public. Anna Fischer-Dückelmann fut l'initiatrice de ce genre avec *Die Frau als Hausärztin* en 1901.⁹ Ce fut un best-seller: plus de 19 millions d'exemplaires en avaient été vendus en 1913 et il fut réédité en 13 langues jusqu'au milieu du 20^e siècle. Devant ce succès, les doctresses comprirent qu'il y avait là une niche éditoriale à saisir. Nombre d'entre elles s'y essayèrent, dont Marie de Thilo en Romandie (vignette 2). Ces manuels abordaient sans tabou des thèmes peu traités par les médecins masculins, comme des aspects de santé quotidienne (alimentation, habillement, etc.) ou de sexualité. Bien avant les spécialistes des études genre, les doctresses soulignèrent l'influence des déterminants sociaux sur la santé et anticipèrent la lutte des femmes pour l'accès à la contraception ou à l'activité sportive (figure 2). Certaines allèrent encore plus loin et appelèrent à une libération des femmes par la libération de leurs corps, rapprochant ces médecins des mouvements d'avant-garde implantés au sanatorium Monte Verità à Ascona (Tessin), où Fischer-Dückelmann fut d'ailleurs praticienne. Cette ambiance intellectuelle, artistique et politiquement située à gauche aura sans doute favorisé cette liberté de ton, en particulier par contraste avec la France voisine, où la législation nataliste interdisait certains propos.

VIGNETTE 2. MARIE DE THILO (DATES INCONNUES): UNE CARRIÈRE SEMÉE D'EMBÛCHES

Marie de Thilo est originaire de l'Estonie actuelle. Elle passa son examen fédéral de médecine en 1882 à Genève, avant d'ouvrir un cabinet privé à La Chaux-de-Fonds en 1883. Elle publia six manuels de santé et exerça ensuite jusqu'en 1908 dans un sanatorium près de Schaffhouse. Après avoir été accusée d'être une «avorteuse», elle termina sa vie à l'Armée du Salut à Zurich.

CONCLUSION: LES LIMITES DU «FÉMINISME MÉDICAL» ET LA FIN DU MODÈLE SUISSE

Au vu de ces avancées précoces, comment expliquer que la Suisse soit ensuite passée en queue de peloton pour les droits des femmes? Le principal motif tient en un mot: l'argent. Si les Helvètes acceptaient que les femmes étudient, ils étaient plus froids à l'idée qu'elles entrent sur le marché du travail qualifié.¹⁰ La plupart des étudiantes étaient étrangères, notamment Russes, et repartaient une fois diplômées.¹¹ Elles

FIG 2

Le «sport féminin» selon Anna Fischer-Dückelmann – 1905



apportaient donc des ressources, en payant leurs frais d'inscription et leurs dépenses courantes. Mais si elles s'installaient après leurs études ou s'il s'agissait de Suissesses, le calcul s'inversait. Autrement dit, la population suisse tolérait les étudiantes en médecine mais se méfiait des praticiennes. Une série de règlements leur barrait d'ailleurs pratiquement l'accès au secteur hospitalier public: lorsqu'on était une femme, il fallait recourir à d'autres débouchés, comme le privé ou l'écriture de manuels précédemment évoqués. Dans d'autres circonstances, peut-être ces verrous auraient-ils sauté, d'autant que les doctresses s'avéraient précieuses pour satisfaire la demande de main-d'œuvre privée. Mais la crise économique de 1929 mit un terme à cette ouverture. Le flot d'étudiantes étrangères se tarit, tout comme les emplois du privé et le soutien des médecins. Après le second conflit mondial, la féminisation pionnière des facultés suisses et le «féminisme» des Prs Roux, Rose ou Forel étaient bien oubliés. Le taux de femmes dans les études supérieures suisses avait même plongé en bas du classement mondial avec à peine 15% d'étudiantes.¹² Quant au milieu médical, il était désormais marqué par une ségrégation verticale et horizontale, toujours visible aujourd'hui.¹³ À l'heure où l'on réfléchit aux moyens de faire sauter le «plafond de verre», peut-être serait-il donc utile de rappeler l'engagement passé de la Suisse pour le «féminisme médical» et de s'inspirer des actions des médecins de la Belle Époque en faveur de l'égalité hommes-femmes?

Conflit d'intérêts: Les autrices n'ont déclaré aucun conflit d'intérêts en relation avec cet article.

IMPLICATIONS PRATIQUES

- À la Belle Époque, la Suisse était connue dans le monde entier comme le pays du «féminisme médical» et fut une terre d'accueil pour toutes les femmes qui voulaient étudier la médecine
- À l'orée du 20^e siècle, les femmes étaient plus nombreuses que les hommes dans toutes les facultés de médecine suisses. Il s'agissait, toutefois, en majorité d'étrangères qui quittaient le pays une fois diplômées
- Si la Suisse acceptait les femmes dans les études médicales, cette ouverture s'arrêtait au diplôme. Les possibilités d'exercice professionnel étaient en revanche fortement limitées pour les doctresses

1 Office fédéral de la statistique. Analyse des différences salariales entre femmes et hommes ESS 2018 [Internet]. 22 février 2021 [cited 2021 Mar 23]. Disponible sur : www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/actualites/

2 **Begert L, Demirbas I, Fauvel A. Terre promise ou terre interdite ? La Suisse : l'eldorado ambigu des premières femmes médecins. Revue d'histoire des sciences humaines 2019;35:59-96.

3 *Bonner TN. To the Ends of the Earth: Women's Search for Education in Medicine. Cambridge: Harvard University Press, 1992.

4 Forel A. Mémoires. Neuchâtel: Éditions de la Baconnière, 1941.

5 Guedroytz de Beloseroff V. Excision de la vésicule séminale et du canal déférent en totalité en cas de castration pour tuberculose primaire – tiré à part. Revue médicale de la Suisse romande 1899;19.

6 Baumann-Kurer S. Die Gründung der Schweizerischen Pflegerinnenschule mit Frauenspital in Zürich 1901 und ihre Chefärztin Anna Heer (1863-1918). Zurich: Juris, 1991.

7 Fauvel A, Coffin JC, Trochu T. Les carrières de femmes dans les sciences humaines et sociales (XIXe-XXe siècles) : une histoire invisible ? Revue d'histoire des sciences humaines 2019;35:11-24.

8 Heller G. Charlotte Olivier : la lutte

contre la tuberculose dans le canton de Vaud. Lausanne: Éditions d'en bas, 1992.

9 Fischer-Dückelmann A. Die Frau als Hausärztin; ein ärztliches Nachschlagewerk der Gesundheitspflege und Heilkunde in der Familie. Stuttgart: Süddeutsches Verlags-Institut, 1901.

10 Bosson A. Premières femmes médecins : le parcours des pionnières. Cahiers du Musée Gruérien-Histoire au féminin 2011;8:119-28.

11 *Tikhonov N. La quête du savoir : étudiantes de l'Empire russe dans les universités suisses (1864-1920), thèse de doctorat en histoire. Paris/Genève: EHES/Université de Genève, 2004.

12 Office fédéral de statistique. Les étudiants en Suisse. Enquête de 1959/60. Berne: Contributions à la statistique suisse-31e fascicule, 1961.

13 *Rosende M. Parcours féminins et masculins de spécialisation médicale. Zurich: Seismo, 2008.

* à lire

** à lire absolument